

REGARDS SUR LE PASSÉ DE FULLY

Souvenirs et légendes

Lorsque, en novembre dernier, M. Bertrand me demanda de préparer, à l'occasion de notre réunion d'aujourd'hui *, quelques pages de caractère historique ou anecdotique sur la contrée de Fully, j'ai d'abord éprouvé une hésitation à répondre par l'affirmative. D'autres que moi, mieux qualifiés en cette matière et disposant de plus de temps, pourraient certainement, me disais-je, traiter ce sujet avec plus de bonheur. Et puis, habitant le canton de Vaud, où ma famille a été transplantée, et ayant ainsi perdu ce contact permanent si nécessaire avec mes compatriotes, je me sentais moins bien placé pour le faire.

Mais cette hésitation fut de courte durée. La Société d'Histoire du Valais Romand, qui m'a fait l'honneur de m'accueillir à nouveau dans son giron, — enfant prodigue que j'étais, — me paraissait être en droit d'attendre de votre serviteur un modeste apport à son œuvre. Et, comme je songeais à cela, il me sembla voir se pencher vers moi une fine silhouette que vous connaissez bien, un profil alerte au coup d'œil incisif nuancé d'ironie, en bref une personnalité pétillante comme le « 36 plants » qu'elle offre avec tant de générosité, et dont la voix amusée murmurait à mon oreille ce slogan à la mode : « Va et découvre ton pays ! »...

J'ai compris : pour nous autres Bagnards, — même pour ceux qui vivent en exil, — l'image de Fully s'associe intimement avec celle de

* Communication présentée à l'assemblée de la S.H.V.R. tenue à Fully le 22 mars 1942.

l'Entremont, la première complétant la seconde de telle sorte qu'aux petits « carrés » de seigle juchés au flanc des montagnes succèdent dans la pensée les grands vignobles ensoleillés du pays du Rhône. « Descendre à Fully ! »... Il y a dans cette simple expression tout un monde d'évocations et de réminiscences. Alors, j'ai pris mon bâton de pèlerin et m'en suis allé à Fully. A Fully, en rêvant aux vignes de mon grand-père, aux attelages pittoresques des mulets transportant à Lourtier et Champsec les « bossatons » de rouge ou d'Arvine ; en rêvant à la fameuse polenta au vin blanc si goûtée de mes combourgeois, ou encore au vieux pont de Branson chahuté par Louis Gard, et à tant d'autres choses aussi précieuses que futiles ! j'ai refait les stations du vignoble, revu les chapelles où l'on s'inspire, bu dans les caves des mazots, jase avec les villageois loquaces. J'ajouterai en toute confiance qu'un vent malin me poussa du côté de Mazembroz où le hasard me fit faire en chemin une curieuse rencontre : celle d'une brave octogénaire qui, frappée par mes traits, entama une piquante conversation sur gens et choses d'Entremont, et de fil en aiguille en arriva à me dire qu'elle avait connu mon père, il y a une soixantaine d'années, dans ces mêmes parages et lui conservait un tendre souvenir...

C'est ainsi que j'ai découvert Fully par une belle journée de ce mois de novembre consacré aux morts et par là même bien propre à évoquer les visions du temps passé. Je me suis borné à quelques timides investigations dans cette histoire locale et c'est donc sans prétention académique et à bâtons rompus que je me propose de vous les résumer. Puissé-je ainsi vous intéresser quelques instants et retremper moi-même ma foi patriotique au contact des hommes et des choses de mon pays, de ses traditions et de son génie.

Permettez-moi encore, avant de commencer cette promenade dans le temps, de remercier bien sincèrement toutes les personnes qui ont facilité mes recherches et contribué à ma documentation, en particulier MM. J.-B. Bertrand, à St-Maurice, Ph. Farquet, à Martigny, Abbé L. Meyer, à Loèche, H. Carron, président, à Fully. Je leur exprime ici toute ma reconnaissance.

Généralités

Les sources imprimées d'information sur ce sujet sont plutôt rares et peu abondantes. L'histoire, le folklore et la légende n'ont pas, comme dans d'autres régions du Valais, fourni jusqu'ici une riche moisson aux historiens et aux conteurs. Il doit y avoir pourtant dans les archives de

Fully autre chose que de bonnes bouteilles et il faut souhaiter qu'un jour viendra où quelque bénédictin féru d'Antiquité et de Moyen âge trouve le temps de déchiffrer les parchemins que M. le Président Carron détient dans les casiers communaux. Jusque-là, contentons-nous de consulter les vieux bouquins et d'ouïr les récits des bonnes vieilles. Ainsi va l'histoire, un peu déformée quand elle vole de bouche en bouche sur l'aile de la tradition, mais combien plus savoureuse et plus humaine aussi !

Fully, dont une inscription romaine encastrée dans le clocher atteste l'antiquité, est une station connue au point de vue de la flore. Jaccard, dans sa *Toponymie*, mentionne les variantes morphologiques suivantes :

Fuliacum vers 1100,

Fullye en 1250,

Fullie en 1250 et 1324,

Fulli au XIV^e siècle.

Il cherche l'origine de ce nom sous une forme *praedium Fulliacum* ou *Folliacum* = domaine d'un *Follius*, gentilice romain. Le philologue Holder cite aussi un *praedium Folliacum*.

Voici, d'après le Recensement de 1798, les noms des villages et hameaux de la commune : *Fully*, *Mazembre*, *Saxé*, *Chatagnier*, *Branson*, *Randonnaz*, *Randonnaz-Dessus*, *Beudon*, *Es Larzettes*, *Buitonnaz*, *Tchiéboz*, *Planuiz*, *Neulouz*, *Tassonnier*, *La Forez*, *La Fontaine*, *Es Tassonnaires*, *Mayen latan*. Dès lors, le temps a effacé de la carte Randonnaz et Les Larzettes ; nous en reparlerons.

Le chiffre de la population a passé de 654 en 1798 à 2762 aujourd'hui. Voici l'évolution que révèlent les 18 recensements opérés de 1798 à 1941 :

1798	654 hab.	1860	1150 hab.
1802	446 »	1870	1201 »
1811	802 »	1880	1198 »
1816	793 »	1888	1334 »
1821	903 »	1900	1494 »
1829	1029 »	1910	1642 »
1837	1051 »	1920	1820 »
1846	1099 »	1930	2105 »
1850	1038 »	1941	2762 »

I

Préhistoire et Antiquité

Nos regards, disons-le d'emblée, n'iront pas se plonger dans les couches profondes de ce « néolithique » qui a livré aux savants les secrets des âges révolus. C'est pourtant par là qu'il faudrait commencer.

Mais ce début offrirait à lui seul le thème d'une vaste étude scientifique et nous ne saurions mieux faire que de recommander à ce sujet la lecture du magnifique ouvrage du Dr Gams : *Von der Follatères zur Dent de Morcles*, véritable synthèse des découvertes et observations faites dans la région en matière de géologie, d'hydrologie, de climatologie, de flore, etc. Cette publication est, en même temps, une source précieuse de renseignements pour la toponymie et l'histoire.

L'aspect et la configuration du pays qui s'étale au pied de la Follaterra, du Six Carro et de la Dent de Fully, donnent l'impression d'une contrée prédestinée aux éboulements et aux coulées : pentes raides insuffisamment boisées, coupées de « Châbles », vrais chemins d'avalanches et de dévaloirs abrupts.

L'histoire et la légende s'accordent à confirmer cette impression. Le Branson actuel aurait été reconstruit sur l'emplacement de l'ancien village de ce nom détruit par une « ovaile » au XIV^e siècle. Le récent désastre de Saxé, survenu dans la nuit du 17 au 18 novembre 1939, est encore présent à toutes les mémoires. Les récits qui ont trait à la ville de Gru, et dont nous parlerons plus loin, rappellent d'autres événements semblables dont le terrifiant souvenir est resté gravé dans l'esprit des générations.

D'après les vestiges et tombeaux retrouvés, non seulement aux rives du Léman, mais encore à Glis, près de Brigue, l'homme aurait déjà habité ces contrées vers la fin de l'époque « atlantique » (selon Gams). Les tombeaux exhumés en 1901 au Carroz rière Branson (22 squelettes sans accessoires), et ceux de Praz des Chaudzes, près Mazembroz, sont peut-être de l'âge du bronze. On peut en dire autant de deux squelettes déterrés dans un bois de châtaigniers à la Fontaine. En 1889, d'après une correspondance de Fully à la *Gazette de Lausanne*,

« en défonçant un champ situé entre les villages de Saxé et de Mazembroz, on a découvert une vingtaine de squelettes humains recouverts d'à peine deux pieds de terre. Au même endroit, on a trouvé une pierre mesurant environ un pied carré et portant la date de 192. »

(S'il s'agit bien d'une date, ce ne pourrait être que 1192, le premier chiffre ayant disparu ; il se pourrait aussi que le nombre indiqué, 192, se rapportât à autre chose qu'à la chronologie.)

Un autre article de journal relate qu'

« en 1925, en défonçant un champ en son mayen de Beudon, M. Adolphe Ançay, de Fully, a mis au jour, à 1 m. 50 de profondeur, deux squelettes humains, dont l'un muni de deux dalles taillées. Près de ces squelettes, on a trouvé huit bracelets, quatre grands et quatre petits, de l'époque gallo-romaine, selon l'archéo-



Cliché aimablement prêté par la Direction des Postes, Lausanne.

Fully. Vers l'Eglise et Fontaine. Centre de l'agglomération.

logue cantonal J. Morand. Ils sont pourvus de ce que les archéologues appellent l'ornement valaisan. On a encore recueilli une roue solaire (gauloise ?) et d'autres objets que l'on a morcelés accidentellement. Enfin, près de la tête d'un des squelettes, il y avait un vase de terre de la contenance d'environ 1 litre et appartenant à un type romain assez connu dans nos collections archéologiques. En dessous de Beudon, dans la plaine, l'on situe les ruines de la ville légendaire de Gru, dont la destruction est aussi expliquée par une légende que l'on rencontre fréquemment en Valais. »

Nous y reviendrons.

Les premiers « colons » de l'âge du bronze étaient probablement des Ligures, comme les lacustres. C'est à ces ancêtres que se réfère sans doute l'*Ora maritima* de Rufus Festus Avienus, lequel avait en tout cas puisé aux sources grecques et même phéniciennes, lorsqu'il décrit le cours du Rhône à travers les tribus des *Tylangii*, des *Daliterni*, les terres des *Clabilci* (Valais central ?) et le *Lemenicus ager* au grand lac Accion. L'opinion de Oechsli que ces peuples étaient de souche germanique ne semble pas avoir eu beaucoup de succès. Pittard a émis la thèse qui paraît plus plausible d'une migration venue du Sud par les cols de la chaîne pennine. Cette théorie est confirmée par les nombreuses traces laissées dans les vallées des Dranses et de la Viège.

Malheureusement, nous ne possédons rien de précis sur les temps antérieurs à l'époque romaine. Mais pour autant que nos connaissances sur la culture lacustre nous le permettent, nous pouvons rétablir le fil qui relie ces populations aux primitifs possesseurs de notre sol, le lien de parenté qui se retrouve dans certaines similitudes de la construction, des objets mobiliers ou d'ornement, des animaux domestiques et des plantes cultivées, aussi bien que par la toponymie alpestre des nombreux dialectes valaisans. Des réminiscences de l'époque « *subboréale* » survivent encore, embuées de poésie fabuleuse, dans ces contes de fées et de diablats que nous avons tant de plaisir à écouter quand nous étions petits, et qui évoquent aujourd'hui la voix tremblante de nos grand'mères... C'est au cours de cet âge « *subatlantique* », caractérisé par un climat doux, que se produisit un refroidissement général. Si l'histoire mouvementée des glaciers le démontre, la légende, elle aussi, en a conservé le souvenir. Ce souvenir, elle le transmet sous une forme aimable à ceux qui deviendront grands. L'expression dont j'ai fait le titre de cette causerie, « Regards sur le passé », me permettra-t-elle, sans porter atteinte à l'austérité de cette noble douairière qu'est l'Histoire, de sacrifier à mon penchant pour les fées?... Comme disait le bon La Fontaine, « si Peau d'Ane m'était conté, j'y prendrais un plaisir extrême. »

Les grottes de Saillon et de la Follatterra auraient, dit-on, servi d'abri à l'homme contre les bêtes féroces et même contre les « loups » de son espèce, pour rester dans l'esprit de l'adage latin. « Après tout, remarquera en passant l'homme du peuple, — l'homme de la rue, comme on l'appelait encore hier — après tout, il n'y a pas grand'chose de changé sous le soleil : les diablats ont tout simplement cédé le pas à l'ypérite ! »

Les beaux vignobles dont s'enorgueillit le Fully de nos jours, ses cultures de fraises et d'asperges, ses plantations d'arbres fruitiers, toutes ces richesses recouvrées et ces terrains reconquis grâce à un régime de progrès, n'ont pas toujours existé ou du moins le pays a-t-il passé au cours des siècles par des alternatives de misère et de prospérité : les vaches grasses et les vaches maigres... C'est le cas de redire : *nihil novi*. Là aussi, l'histoire et la légende s'accordent. Citons encore Gams (p. 40) :

« Fully, au plus tard habité déjà dès l'âge du bronze, nom d'origine romaine probablement, dont les mayens ont des noms d'origine plus ancienne, préceltique (?), a eu beaucoup à souffrir jusqu'au XVIII^e siècle de la misère, de l'alcoolisme, de la malaria, du goître, de Myxödem, ainsi que, dans un autre ordre d'idées, des incursions des bêtes féroces : ours et loups. »

Il souligne à ce propos la résurrection, si l'on peut dire, de la région de Fully, la construction de l'usine électrique en 1913, l'assainissement et la mise en culture de la plaine, etc.

Jusqu'au XIII^e siècle, Fully est resté dans l'ombre. C'est là le domaine du mystère et du merveilleux, celui des traditions populaires, la source où vont puiser les conteurs. Jegerlehner, dans ses légendes du Bas-Valais, conte de la manière suivante

LE DESASTRE DE FULLY

Autrefois, les gens de Fully étaient les plus fortunés du Valais. Tout leur territoire leur appartenait en propre. Leur beau coteau uni, sans cailloux, était d'une prodigieuse fécondité ; le vin, le blé et les fruits y abondaient. Mais cet excès de prospérité perdit les Fulliérins ; ils se laissèrent aller à la paresse, à l'ivrognerie, à la débauche, à l'impiété. Un soir, ils allèrent boire et danser à l'église du lieu. Le châtement ne se fit pas attendre. Pendant la même nuit, un cyclone s'abattit sur la Follaterra qui domine Fully, des torrents énormes descendirent le long des pentes rapides de la montagne, entraînant d'énormes masses de cailloux qui couvrirent le vignoble et les villages. En une nuit, les Fulliérins, si orgueilleux, se virent dépouillés de tous leurs biens ; même, ils se sauvèrent à grand'peine. Comme ils étaient habitués à la mollesse, ils n'eurent pas le courage de surmonter leur indolence et de travailler énergiquement, la plupart restèrent misérables. Une partie d'entre eux, privés de soins, devinrent idiots. Profitant des circonstances, les laborieux Entremontans, acquirent à vil prix une grande partie des terrains ravinés, les défoncèrent et les remirent en vignes.

Deux choses essentielles ressortent de cette tradition : le souvenir d'une catastrophe ayant laissé une profonde empreinte et une explication originale des acquisitions des gens de l'Entremont à Fully.

Faut-il peut-être rapprocher cette légende de celle dite de « la ville de Gru », qui est encore souvent appelée de nos jours ? C'est toujours le même motif qui semble les inspirer : le gaspillage des denrées, — on ne connaissait pas les cartes, hélas ! — la mauvaise conduite, l'impiété, le refus d'hospitalité. Puis, la punition divine, comme au temps de Sodome et de Gomorrhe.

En deux mots, voici *la légende de Gru* :

Le Grand Blettay ou Gru, alors que le Rhône serpentait du côté de Saxon, Charrat, voire même jusqu'à Martigny, était, paraît-il, un riche pâturage. Une ville, dit-on, la ville de Gru, existait. Ses habitants étaient si aisés qu'ils pouvaient s'amuser à des jeux de cible, — d'autres disent qu'ils jouaient aux quilles, — avec des pièces de fromage et des « mottes » de beurre. Pour les punir, la Providence courroucée fit rouler sur la ville de Gru les rochers de Beudon.

Où se trouvait l'emplacement de la cité défunte ? D'aucuns pensent qu'il s'agit peut-être d'une confusion avec l'histoire du Rosel. Ce n'est pas notre idée, la légende de Gru nous paraissant remonter à des temps beaucoup plus reculés. Le Rosel, face à Ottan, sur la rive droite du Rhône, au pied de la Jeur brûlée, comptait encore, en 1798, 26 habitants et 19 bâtiments ; ceux-ci enfouis aujourd'hui dans une forêt de châtaigniers. Le Rosel a laissé des pans de mur qui le situent exactement entre les Follaterres et Dorénaz, sur le territoire de cette dernière commune.

Nous croyons plutôt que l'emplacement de la ville de Gru, ou plus modestement peut-être du « hameau » de Gru, devait être dans les parages du Grand Blettay et que sa destruction eut lieu à une époque très lointaine. Gams parle (p. 35),

des masses rocheuses dites « Pierre des Bœufs », « Pierre des Veaux », « Pierre à Adrien », et « Pierre du Carroz », tenues par Renevier pour erratiques et d'après la tradition populaire pour les témoins d'une catastrophe survenue en même temps qu'une autre à la Dent du Midi. Cette légende pourrait s'apparenter aux survivances tenaces d'un cataclysme de l'époque subatlantique.

A Fully, et de tout temps, m'a-t-on dit, la ville de Gru a défrayé les conversations au coin du feu. On l'a placée à l'endroit précité, au pied de la montagne, à trois quarts d'heure en amont du chef-lieu paroissial, côté Saillon, à main droite du canal. Un tertre vert coupé de quelques éboulis la signale à l'attention du promeneur. La coulée, aujourd'hui durcie, qui descendit la pente, est recouverte de chênes et cela donne comme un décor celtique à cette terre de légende. Tout ce terrain a formé longtemps un véritable lac alimenté par les eaux de la source de la Sarvaz et par les infiltrations du Rhône. C'est seulement le 5 avril 1917 qu'eut lieu la percée du lac et son écoulement par le canal aménagé à cet effet. On l'appelait la « Grand'Gouille » ou le « Gouai de l'iese » (l'étang de l'église). Cette dénomination rappelle qu'à maintes reprises on avait cru distinguer sous la nappe limpide le clocher d'une église. Les enfants assuraient même qu'il suffisait de jeter des cailloux dans le lac pour entendre le son des cloches monter à la surface... Comme si une voix d'outre-tombe venait rappeler aux vivants que les mêmes causes continuent à produire les mêmes effets !

A l'appui de la thèse qui place la ville de Gru sur les terrains du Grand Blettay, signalons encore le fait que des fouilles récentes, puisqu'elles ont été effectuées l'an dernier à cet endroit, ont amené la découverte de tombes très anciennes. Nous pouvons espérer que ces fouilles seront reprises. M. l'abbé Meyer, ancien archiviste et archéologue cantonal, à Loèche, qui s'est occupé de la question d'entente avec le

Musée national à Zurich, nous a écrit que d'après les objets déjà trouvés, il est permis de dire qu'à Fully et environs, on se trouve en présence des âges de la pierre, du bronze et du fer, et que les travaux projetés, d'entente avec le Musée national, revêtent un grand intérêt historique.

Quoi qu'il en soit, la légende de Gru consacre un fait passé en même temps qu'elle symbolise le souvenir des agglomérations détruites par les forces naturelles ou par les incendies et autres calamités. Citons encore à ce sujet, ces lignes de J.-B. Bertrand :

Eboulements, inondations, incendies, avalanches, épidémies, ces fléaux semblent s'être acharnés sur notre sol avec plus de violence et de fréquence qu'ailleurs. Quoi d'étonnant alors que la légende s'empare de ces événements désastreux, les déplace, les dénature, les amplifie et les enveloppe de merveilleux. Le peuple les croit facilement provoqués par la main vengeresse de Dieu ou encore par la malice du diable ; il s' imagine qu'une croix ou une chapelle est le préventif le plus efficace contre leur retour et l'on aurait tort de sourire. La confiance est préférable au pessimisme, et que la fantaisie ajoute quelques fleurs aux ronces et aux orties qui recouvrent les ruines, il n'y a pas de mal à cela.

II

Epoque féodale. La mainmorte

Abandonnons, pour un instant, le domaine de la légende et passons avec regret sur l'époque romaine qui ne nous a transmis qu'une inscription mutilée. Nous savons seulement que l'éperon des Follaterres avait déjà son importance stratégique et que les Romains y avaient installé un poste militaire. Le voile du passé recouvre encore des siècles de l'histoire de Fully. Arrivons au XIII^e siècle.

A cette époque, le comte de Savoie régnait sur les villages composant la paroisse. Fully faisait partie de la châteltenie de Saillon ainsi que Liddes et Leytron. Le prince s'y faisait représenter par un sautier résidant à Branson dans une sorte de petit castel. Cette salterie, fief noble qui devait l'hommage-lige aux Comtes de Savoie, puis à l'Etat du Valais, appartenait au XV^e siècle aux nobles Charnavalli, de St-Gingolph ; une alliance la porta au XVI^e siècle aux du Châtelard (*de Castellario*) de Martigny ; noble François du Châtelard, Nicolas son fils et Claudine, fille de Nicolas, détinrent ce fief de 1500 à 1602 (Rameau : *Le Valais historique*).

En date du 10 mai 1424, Jean de Martigny vend à noble Pierre du Châtelard, seigneur d'Isérables, la dîme, les services, les hommages-liges

et plaicts qu'il possédait sur Leytron, Saillon, Fully et Saxon, pour le prix de 400 florins.

Outre le sautier qui résidait à Branson, Fully avait un métral ; en 1519, la « métralie » de Fully appartenait à Georges Supersaxo.

Nous avons, de cette époque — XVI^e siècle — un autre document (Archives Bertrand). C'est une requête de procédure émanant des héritiers de Catherine, veuve de Pierre Chappuis, de Fully, adressée à la Diète du 15 décembre 1559 par l'entremise du gouverneur Jean Zentriegen, et concluant à pouvoir entrer en possession de la part d'héritage que ladite veuve Chappuis avait reçue par testament. Nous ne savons si la Haute Assemblée consentit à l'agréer. A défaut de celle-ci, nous avons trouvé un certain nombre de décisions qui projettent quelques lueurs singulières sur ces siècles oubliés.

Décision de la Diète du 24 mai 1567 concernant les droits du sautier de Fully : Le sautier expose qu'il a droit aux ustensiles des ménages des gens morts sans héritiers, des meurtriers et voleurs exécutés. La Diète décide que ces objets doivent rester à la maison, mais qu'il ne faut pas y comprendre l'or, l'argent, les troupeaux, la basse-cour, les céréales, le beurre, le fromage, le vin, etc.

En décembre 1575, la Diète décrète que les pères et mères ne succèdent à leurs enfants que lorsqu'ils sont en entière indivision.

Diète de 1616 : quand des frères conservent dans l'indivis des biens hérités, mais habitent des domiciles particuliers, si l'un d'eux fait une avance, l'avance tombe en main-morte, mais non les biens indivis.

1615. Si les biens francs sont partagés, les taillables sont censés partagés. Les biens taillables des bâtards appartiennent au seigneur gouverneur. Les taillables ne doivent pas faire de dettes sans la permission du gouverneur. (Ce qui ne laisse pas de présenter quelque analogie avec le droit immobilier récent de certains Etats).

1644. Décision relative à l'héritage de parents éloignés pour un tiers des avoirs.

1653. Défense d'acquérir, à Fully, des biens soumis à la main-morte par la commune ou par l'église.

1688. Nouvelle décision concernant le tiers des biens à hériter par des mainmortables.

1701. Décret concernant l'albergement de biens taillables.

D'autres dispositions ont encore été prises dans ce domaine en 1708, 1710, 1715 et 1735.

Rameau nous apprend, en outre, qu'en 1591, Fully payait à l'Etat du Valais des redevances féodales dont le total était de 328 florins petit

poids, et devait également aux Seigneurs Patriotes « l'épaule droite, la patte et une toise du gros boyau des ours et fauves tués, les chamois exceptés ». Un demi-siècle plus tard, l'Etat, prenant en pitié la pauvreté du lieu, affranchit les habitants de la taille à merci et de la main-morte (en partie). C'était en 1644. (Qui sait si, le Phénix renaissant de ses cendres, nous ne nous acheminons pas, nous aussi, sous une forme plus moderne, vers la main-morte et la taille à merci !)

III

L'église

La paroisse est mentionnée depuis 1276. L'ouvrage des abbés Tamini et Delèze, *Vallesia Christiana*, donne, sur la base des archives paroissiales, des détails très intéressants à ce sujet, dont nous tirons les lignes suivantes :

Sans nier que des villages inférieurs de cette vaste commune, on se rendait par le vieux pont de Branson à l'église de Martigny, moins éloignée, Fully faisait partie de la paroisse-mère de Saillon, sous le vocable de S. Laurent, comme du reste toutes les localités de cette châtellenie, ainsi qu'Isérables. Fully, dans le cours du XIII^e siècle, vit sa chapelle de S. Symphorien élevée au rang d'église paroissiale. De même que Saillon, l'église-mère, elle relève de l'Ordinaire du diocèse. Son desservant payait annuellement à l'Evêché 10 batz. Il y eut probablement quatre églises successives. A s'en tenir aux fouilles pratiquées en 1934, le sanctuaire primitif avait le chœur au nord et la porte d'entrée au midi, avec les autels de la Sainte Vierge, de S. Egide et la chapelle de S. Alexis. La deuxième, dont le chœur se trouvait au levant, l'entrée au couchant, renfermait les autels de S. Symphorien, de Notre-Dame du Rosaire, de la Sainte Trinité et des Ames (1725). En 1747, on édifia le clocher et la troisième église. Bien que *funditus extructa*, celle-ci, à en juger par les fondations, semblerait un prolongement de la précédente. Elle contenait les autels du titulaire S. Symphorien, du Rosaire et de S. Joseph, ce dernier depuis 1819 seulement. En 1934, l'on bâtit, en style roman, le spacieux sanctuaire actuel. A remarquer que les principaux villages ont une chapelle, celle de Branson dédiée à Notre-Dame des Sept Douleurs, celle de Mazembroz à S. Gothard.

Sur la façade de l'édifice, on peut voir les images de S. Symphorien, S. Ours et S. Gothard, Patrons de ces villages.

La nouvelle église a été bâtie en partie sur l'emplacement de l'ancienne, démolie en 1933, en partie sur l'ancien cimetière. L'architecte en fut M. Praz, de Sion ; la décoration fut confiée au peintre Edmond Bille, de Sierre.

IV

Les vins et les hommes. Fullierins et Entremontans

Sautant toujours du coq à l'âne par le fait des solutions de continuité que présente l'histoire locale et de la diversité des matières à traiter simultanément, nous arrivons à l'époque napoléonienne où, en 1812, paraissait à Sion un volume du Dr Schiner intitulé *Description du Département du Simplon*, dans lequel l'auteur brosse de Fully le tableau suivant :

La 3^e paroisse de cette 3^e bannière (la 3^e bannière des Véragriens contenait 4 paroisses, savoir le Bourg ou la ci-devant ville de Saillon, Leytron, Fully et Riddes) est Fully, à laquelle appartiennent les villages de Branzon, Mazembroz et Châtaignier et occupent un territoire très fertile. L'église paroissiale de cet endroit est dédiée non à S. Sulpice, comme le dit Simbler, mais à S. Symphorien, qui est le Patron de cet endroit. C'est du reste un grand village, mais pas trop sain, parce qu'il se trouve aussi trop entouré d'arbres, et pour cette cause, pas beaucoup aéré ; mais en général la salubrité de ces divers villages de la paroisse de Fully varie beaucoup d'après leur site, leur élévation plus ou moins considérable, et enfin d'après l'air et sa circulation plus ou moins libre. Les vignes de Fully sont excellentes et ses vins sont fort bons, surtout les rouges, qui y sont d'une qualité marquante ; ces mêmes vignes appartiennent en grande partie aux personnes les plus aisées de l'Entremont et de Martigny et aux Messieurs de cette contrée. Ce qu'il y a de vraiment pittoresque, c'est qu'il y a presque autant de petits mazots dans les vignes elles-mêmes souvent, qu'il y a de propriétaires un peu aisés ; et que par là en automne au temps des vendanges ladite paroisse fourmille de monde et d'ouvriers, et il en est de même aux travaux des vignes au printemps. Les vins y viennent nécessairement bons parce que leur position les met à l'abri des vents froids du nord, et qu'en outre, les vignes sont posées dans une espèce d'amphithéâtre enfoncé et accolé au coteau, que les rayons ardents du soleil ne peuvent manquer d'échauffer, et dont enfin la réverbération du terrain échauffé ne peut manquer à son tour de cuire les raisins, outre que son fond est particulièrement bon pour la vigne, aussi y est-il très-cher, au point même qu'il n'est pas rare de voir vendre la toise de vigne jusqu'à un louis d'or, et même encore plus haut, surtout aux environs de ces mazots. Quant au village de Châtaignier, il aura probablement reçu son nom de ce que près du village il y aura beaucoup de châtaigniers.

Dans cette fresque en raccourci, le vignoble a tous les honneurs, le fameux vin rouge de Fully en particulier. Si les temps, les plants et les procédés de vinification ont changé, la renommée des vins n'a cessé de se maintenir. D'autre part, l'assainissement de la plaine et l'amélioration des conditions de vie ont dès lors obvié aux inconvénients signalés par Schiner. Et les arbres, tout en étant d'un excellent rapport, n'empêchent plus l'aération des villages ! Les Fullierins ont évolué, comme leur terre, et si les Messieurs de Martigny et les « gens aisés » de l'En-

tremont ont conservé des propriétés dans la contrée, les habitants en ont cependant racheté un certain nombre, ce qui nous amène à dire quelques mots des relations entre ressortissants et forains. Ceux-ci ne firent point trop mauvais ménage avec ceux-là, puisqu'une partie de la population actuelle provient de l'immigration des vallées. Les nombreux noms patronymiques originaires d'Entremont y ayant acquis droit de cité en sont la preuve. Un président même, au nom typiquement bagnard, que faut-il de plus ? Il reste cependant que la majeure partie de cette population est encore composée de vieilles familles de Fully.

D'un article de Louis Courthion (14. 12. 09.), nous extrayons les renseignements ci-après sur un conflit de droit qui opposa la commune de Fully aux forains d'Entremont.

Ce conflit, qui s'est liquidé en 1909, était né d'une convention passée en 1748 entre la commune de Fully et les Entremontans propriétaires de terrains sur son territoire. Cette convention divisait ces terrains en trois zones distinctes relativement à la situation et à la nature des terrains, et établissait la quotité de la taille à payer pour chacune d'elles, en remplacement des corvées imposées aux domiciliés dans la commune. En vertu de cette convention, les gens d'Entremont payaient à la commune une somme globale en monnaie actuelle de 4000 fr., cette taille pouvant cependant être augmentée en cas d'incendie, d'inondation, etc. Mais il ne fut jamais fait usage de cette clause, les Entremontans s'étant toujours opposés à son application dans les cas où Fully se trouvait en droit de l'invoquer. Or il arriva que cette taille, équitablement fixée, finit par avantager de façon exagérée les forains d'Entremont. Ceux-ci se trouvaient posséder plus de la moitié du territoire de Fully, et nombreux étaient les terrains qui, inutiles autrefois, s'étaient transformés en vignes plantureuses et en vergers, sans que cette importante plus-value ait influé en aucune façon sur la quotité de la taille, alors que les habitants de Fully voyaient leurs impôts suivre, comme partout, la progression ascendante. La commune de Fully demanda donc la résiliation de la convention de 1748. L'Entremont se déclara prêt à y renoncer moyennant une indemnisation de fr. 60.000, proposition à laquelle Fully opposa une fin de non-recevoir. Un premier tribunal arbitral décida que les forains devaient être dorénavant soumis au droit commun sans indemnité quelconque. Les Entremontans ayant demandé la revision de l'expertise, une seconde commission fut nommée, qui rendit, le 9 décembre 1909, son jugement en ce sens que la convention incriminée devait être considérée comme établissant une franchise au profit de l'Entremont. Ce qui entraînait des dommages pour un montant de fr. 2000.— à payer

par Fully, ainsi que les frais. Enfin la question finit par être tranchée par le Conseil d'Etat qui donna, en principe, raison à la thèse de Fully, tout en imposant à la commune le paiement d'une indemnité (fr. 2000.—, sauf erreur) aux forains d'Entremont. Tout est bien qui finit bien.

V

Pâturages et barrières du Rhône

Ce coup d'œil jeté dans le « maquis de la procédure » évoque d'autres disputes célèbres dans les annales des riverains du Rhône, comme si cette pauvre humanité n'avait décidément autre chose à faire que de passer sa vie en querelles pour pouvoir jouir en paix des biens de ce monde...

Nous avons extrait des notes de M. Ph. Farquet certains détails typiques à cet égard.

De 1370 à 1382, de nombreuses chicanes eurent lieu entre la commune de Martigny et celles de Saxon et de Fully au sujet des pâturages de la plaine. Il y eut des meurtres, des incendies allumés sur le territoire de Martigny. Les gens de cette localité prétendaient faire paître leurs chevaux chaque année, de la St-Jean-Baptiste à la St-Michel, dans les maraîches du Grand-Rhône. Ceux de Martigny invoquaient en particulier le droit de faire passer la nuit à leurs troupeaux dans ce territoire en cas de grandes eaux du Rhône qui auraient coupé les chemins de retour. Il paraît qu'une fois les gens des deux villages auraient assailli les gardiens et se seraient emparés des troupeaux. L'affaire eut son épilogue en 1382 par un jugement du bailli de Savoie qui fixa à chacun ses droits.

En 1416, le jour de l'Ascension, le duc de Savoie défend aux gens de Fully de construire des « barrières offensives » au Rhône contre Martigny.

En mars 1465, Martigny achète de Fully le pâturage et la grande dune de Crête Bovère située sur la rive martigneraïne en face de la Colombière.

Le 11 mai 1527, il y a arbitrage entre Ottan (Bâtiaz) et Fully au sujet d'une barrière du Rhône. Les arbitres, — Pétermend de Platea, gouverneur de St-Maurice, François de Montheolo, vidomne de Martigny, et le châtelain de ce lieu, — statuent : Paix entre les parties ; — la barrière construite par ceux d'Ottan sera ramenée à son lieu primitif ;

— ils ne pourront construire de barrières portant préjudice à ceux de Fully ; — etc.

Le 12 avril 1540, les hommes de Branson capturèrent les animaux des Martignerains qui paissaient dans les campagnes près du Rhône. François de Montheolo, châtelain de Saillon, ordonna au sautier de Branson François Schiarnachelli (Charnavalli) d'avoir à faire rendre les chevaux et juments pris par le garde de Branson Antoine de Croso.

Le 7 septembre 1541, une transaction intervint avec délimitation des territoires entre les communes de Fully et Martigny pour mettre fin aux disputes sans cesse renaissantes. Du côté des Fullierins, on trouve comme fondé de pouvoirs François Charnavalli, notaire, Pierre de Berthet, François Verolet et Mermet Chamy.

A la suite de l'inondation du Rhône, en 1555, le lit du fleuve fut redressé et servit de limite entre Fully et Martigny, qui dut indemniser Fully pour le terrain qu'elle gagnait ainsi.

VI

Métamorphoses. Us et coutumes, anecdotes

Les sentences par quoi s'exprime la sagesse séculaire sont souvent aussi contradictoires et paradoxales que raisonnables et fondées. Si l'on admet qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil, on convient également que la figure du monde passe. Fully, comme d'autres lieux, a changé de physionomie. En 1929, une nouvelle de quelques lignes a fait le tour de la presse :

Rachat par la bourgeoisie des biens-fonds de Randonnaz, village perché à 1300 m. d'altitude. Les 60 habitants qui s'occupaient de l'élevage des moutons et des chèvres descendront en plaine. L'école sera fermée, les bâtiments transformés en étables et le petit plateau en alpage printanier pour l'alpe principale de Sorniot.

Le déménagement s'est effectué en mai 1930. La vente a été faite au prix de la taxe cadastrale, fr. 60.000, à la demande des habitants eux-mêmes.

Un petit drame, presque inaperçu, puisqu'il n'y eut pas d'effusion de sang, a été joué. Et dans deux cents ans, s'il existe encore des légendes et des gens pour les raconter ou y croire, on parlera aux veillées de l'antique et florissante ville de Randonnaz comme on parle des villes de Gru et d'Ottan.

Les Larzettes, autre village disparu, aussi racheté par la commune, a été transformé en forêt vers 1926.

Signalons à ce propos que les biens bourgeoisiaux de Fully ont été totalement répartis aux bourgeois en 1911 et vendus à ceux-ci en 1920.

Mais si l'homme modifie et transforme la nature, celle-ci de son côté, édifie ou détruit. Cette menace suspendue sur les têtes depuis des siècles, et qui semble sommeiller sous les cieux cléments pour se faire oublier, se réalise parfois, subite et violente, et fond sur les villages étalés au bas de la pente ou au flanc du coteau. C'est la trombe qui emporte tout sur son passage, ou la coulée qui descend, ravine et recouvre. C'est ainsi que dans la fatale nuit du 17 au 18 novembre 1939, un énorme éboulement ensevelissait sous un amas de pierres la partie orientale du village de Saxé, ainsi qu'environ 6 ha. de vignes, prés et champs. 48 bâtiments (maisons d'habitation, mazots, granges, écuries) furent détruits ou rendus inhabitables. Une quinzaine de ménages perdirent en outre leur mobilier et leurs provisions. Environ 60 personnes furent sans abri. Un tel désastre et une telle détresse réclamaient l'intervention des pouvoirs publics et de nos diverses institutions de secours, et faisaient appel à la générosité privée. Sous les auspices du Conseil d'Etat, qui avait accordé un subside pour les premiers besoins, un comité de secours fut chargé de recueillir les dons et de les répartir équitablement. Les dons en nature et en espèces affluèrent bientôt de toutes les parties de la Suisse. Le produit total des collectes atteignit la somme de fr. 52.143,05, illustrant une fois de plus notre belle devise confédérale.

Si le visage de ce pays reflète le souvenir de ses métamorphoses, il ne s'est pas éclairé aux sources d'une tradition originale ou d'un folklore particulier. Comme partout en Valais, on y entend des contes de fées et de diablats. Ceux de la Luy de Sambde font allusion à des mines d'or jalousement gardées par les génies de la montagne qui capturent les prospecteurs assez audacieux pour s'y aventurer. Dieu veuille, pour le bonheur de notre chère patrie, qu'ils continuent à tenir longtemps ce rôle à l'instar de ces autres génies qui défendent les puits de pétrole de Cuarny ou d'ailleurs !...

On y conte aussi diverses anecdotes sur les faits et gestes de personnages fameux, dont le séjour à Fully suffirait, à la rigueur, à lui assurer la consécration de l'histoire. Farinet, avant d'être le héros de Ramuz, n'avait-il pas choisi sur cette terre propice un discret asile contre la justice des hommes ? La « barma » (caverne) de Farinet rappelle encore aujourd'hui la résidence forcée du faux-monnayeur traqué qui faisait figure de philanthrope. Comme Stavisky à Chamonix, qui devait lui

succéder plus tard sur le chemin des gloires douteuses, l'homme qui devait un jour inspirer roman et film, promenait au Mayentzet sa nostalgie inquiète.

A en croire le récit des vieux, un autre grand seigneur de la truanderie aurait également projeté sur l'écran de Fully son ombre redoutée. Aux environs de 1750, le célèbre chef de bande Mandrin aurait habité un mayen dans les parages de la Jeur brûlée...

On situe encore au Mayentzet le « creux du Vaudois », dont le nom évoque une sombre histoire du XVII^e siècle : un Vaudois du Piémont qui s'était rendu coupable d'attentats aux mœurs, y fut, selon la tradition, étendu par le sautier de Fully qui lui enfonça un pieu dans la poitrine.

Souvent éprouvés mais toujours confiants, les habitants de Fully ont recherché dans la prière et les usages religieux leur raison d'espérer et de tenir. Parmi leurs coutumes, il convient de mentionner la procession au lac de Sorniot pour demander la pluie. Pendant les périodes de sécheresse, au jour fixé, la longue théorie des fidèles gravissait le flanc de la montagne des heures durant, suant sang et eau pour tenter de fléchir la Providence. Le lac atteint, il se passait un curieux cérémonial : le campaniste trempait sa cloche dans l'eau et buvait une gorgée, puis le sacristain remettait la croix au curé qui la plongeait dans le lac.

La Saint-Symphorien (22 août) était jadis jour de grande affluence à Fully. Là comme ailleurs, le « progrès » n'avait point encore détruit le pittoresque ni effacé le naturel. La mode n'avait pas plus altéré la saveur populaire que le métalbisulfite la couleur du vin. Le vin cuvé selon l'ancien usage est un produit sans fard, qui a l'accent du terroir et son âme. Il ne cache ni sa couleur ni son fond et, s'il n'a pas l'esprit pétillant du vin gris, c'est qu'il est trop entier pour masquer les défauts de sa race. « Tel vin, tel homme », pourrait-on dire, à une époque où le régime « standard » s'applique aussi bien aux idées qu'aux choses, en ce siècle qu'on pourrait appeler celui de l'homme en série et du citron pressé !

Nos digressions dans le passé de Fully nous amènent... à la foire aux ânes. C'était autrefois un marché couru de ces aimables autant qu'inoffensifs aliborons. Mais les temps ont changé : on a voulu aller vite et le héros de La Fontaine, victime lui aussi du « moteur à explosion », ne se voit plus guère que dans les fables... Aujourd'hui, l'âne du meunier ne transporte plus de farine blanche. Que voudriez-vous qu'il fît en marché noir ? Compagnon modeste du pauvre, ami des enfants, il reste, avec son allure bonasse, ses proverbiales oreilles et ses yeux in-

définissables, un prototype cher aux écoliers de tous les temps. On a voulu en faire un symbole de la bêtise humaine et pourtant il mérite mieux que cela. Ne fut-il pas à côté du bœuf dans l'Etable sacrée, et prédestiné à porter le Sauveur du monde ? Il m'est éminemment sympathique, ce baudet, brave bête entre toutes, d'une sobriété particulièrement exemplaire dans les temps où nous vivons, ouvrier humble et résigné, travailleur méconnu, souvent payé de coups de bâton, et qui a plus d'une parenté spirituelle avec nous, ne serait-ce que par certaine réputation qu'on lui fait.

Tant il est vrai qu'on se sent frères
Sous le bât qu'on nous fait porter,
Et que si tous ne peuvent braire
Et à la crèche s'ébrouer,
La parenté est historique ;
C'est comme le dit la chanson :
L'homme, par son sens politique,
Fait l'âne pour avoir du son...

Bex, 8 février 1942.

Alphonse MEX